SIEGE
DE LA TOURRETE,

OU

LES EVENEMENS

Des 23 Mars & 19 Août 1789.

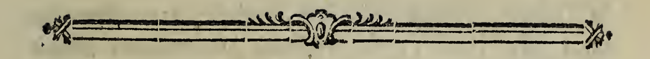
Imprimé à Lauzanne.

PRÉFACE.

Je prends ſur moi de donner une peinture des événemens des 23 Mars & 19 Août, d'autant que ces époques ſont date dans l'hiſtoire. Les couleurs dont je me ſers ſont broyées des mains de M. G....... & pere qui calmerent le 23 Mars au ſoir les trois attroupemens différens; ce qui mérita à M. G....... une lettre de remercîmens de la part de MM. les Maire, Aſſeſſeur & Echevins de Marſeille, par laquelle ils témoignent à ces héros leur reconnoiſſance des dangers auxquels il voulut s'expoſer pour ſa Patrie.

A cet événement fâcheux ſuccéda celui du 19 Août; ce que j'ai à en dire n'eſt pas moins étayé ſur la vérite, puiſqu'une chaîne de quarante-deux témoins me ſert de guide. Les dépoſitions de ces témoins oculaires furent reçues par M. B........ qui doit les avoir remiſes maintenant aux Etats-

Généraux. C'est d'après ce que m'a communiqué ce digne Citoyen, que Maître M..... de la B....... trouva les moyens de les critiquer à son aise, si toutefois il oublioit que pour avoir attaqué ouvertement un Citoyen, il n'en reçut le pardon que par l'imposition des mains de la Jeunesse ; mon but n'est ni d'abuser de la liberté de la presse, ni de faire seigner les plaies entr'ouvertes de mes Concitoyens, & encore moins de rallumer le feu mal éteint ; rien de ceci n'entre dans mon plan.



SIEGE DE LA TOURRETE.



LES frimats qui avoient ravagés nos campagnes, l'hiver long & terrible que nous éprouvâmes, avoient rendu les denrées & les vivres de premiere néceſſité à un prix exorbitant ; leur diſette, la miſere, tout alarmoit un peuple. Elevée à ne jamais éprouver une ſemblable pénurie, des eſprits ſe montent. On parvint à ſouffler la diſcorde, & à ſuggérer au peuple de ne plus payer d'impôts ; on incrimine quelques Chefs, en perſuadant qu'ils étoient la cauſe de la diſette. Quelques perſonnes peu réfléchies forment la réſolution de faire lever les impôts qui étoient ſur le comeſtible de premiere néceſſité, s'aſſemblent ; d'autres les ſuivent, & vont rue de la Coutellerie, où s'étoit réfugié M. le Maire ; on le cherche, mais en vain ; on ne conſidere point s'il eſt coupable ou non ; on fait un vacarme terrible dans cette rue. Pendant ce tems, MM. G...... & P....... paſſent, interrogent, écoutent & déployent tout ce que peut dicter un cœur patriotique, mettent dans leurs diſcours tout ce que l'on peut dire pour en calmer des têtes montées, réuſſiſſent ; tout eſt en paix & chacun ſe retire. Nos deux compatriotes s'acheminent rue de

la Darce ; même trouble, même attroupement chez M. . . . ., ont recours aux mêmes armes & parviennent à leur but. MM. G...... & P....... se rendent chez M. de Piles pour rassurer MM. les Consuls qui s'y étoient rendus. On remercie & félicite nos deux héros de leurs victoires ; mais à l'instant on annonce que l'Intendance est forcée, pillée & prête à être réduite en cendre par une foule de peuple qui s'y étoit porté. On engage nos deux miltiades à moissonner de nouveaux lauriers. M. G...... brûlant de donner des preuves de son dévouement à la patrie, ne considere ni le danger auquel il s'expose, oublie qu'il est époux & pere, ne se rappellant que du titre de citoyen, monte en voiture, accompagné de M. P......., donne ordre de le conduire à l'Intendance ; à peine les pieds des chevaux touche le pavé, on les arrête dans leurs courses ; on les environne, rien ne les effraye, ils arrivent ; ceux qui gardoient cette maison s'étoient cachés. Nos deux Athletes haranguerent ; on ne les écoute pas. Enfin un instant de calme permet à M. G...... de demander le motif d'un tel désordre. On incrimine & on vomit des horreurs contre l'Intendant ; on demande la suppression des droits d'entrée, & la diminution du prix des vivres ; on assure que la demande sera accordée. Alors nos orateurs parlent le langage de la raison, persuadent & calment les esprits ; tout se tait, tous les comblent de bénédiction, & ils parviennent enfin avec de la douceur, à faire changer & convertir les cœurs ; époque glorieuse pour vous, Messieurs, & dont vous ne voulûtes d'autre reconnoissance que celle d'avoir fait le bien. Nos deux curiaces retournent, rendent compte de leur mission ; mais comment,

couverts de ſueurs & de lauriers ? Le lendemain les vivres ſont à bas prix. Le Peuple chante le retour de la paix ; & peu de jours après M. G....... reçoit les marques de la reconnoiſſance de nos ſénateurs, par une lettre qui le comble de gloire.

La Jeuneſſe animée par l'exemple de leurs concitoyens, demandent à garder la Ville & veiller à la sûreté de leurs ſénateurs ; on leur accorde cette grace. Dans ces entrefaites on pille la maiſon de M. Rebuffel ; tout ſe calme après que l'on eût annoncé à ſon de trompe l'abolition des droits d'entrée.

Notre Jeuneſſe jouit du précieux avantage de veiller aux jours de leurs peres, de leurs épouſes, de leurs enfans ; animés par le ſeul intérêt de la Patrie, cette Troupe naiſſante ſe choiſit ſes Officiers ; chacun leur obéit avec plaiſir, & le ſouffle de leur vie n'a point encore infecté ce corps qui, quoique indiſcipliné, ne laiſſe pas de marcher avec autant d'ordre que de courage, & les envieux de cette Milice naiſſante ſont forcés à la célébrer, voyant que la paix, la tranquillité & le bon ordre qui regnoient en cette Ville étoient ourdis de leurs mains. Mais des gens de je ne ſais quelle trempe incriminent les Marſeillois, & dépeignent cette Ville comme une boucherie, où l'on s'entretuoit. On en perſuade la Cour ; on donne le change à tout ; la cocarde & le pouf ſont défendus ; on les rend. Nos Souſmiltiades montrent autant d'obéiſſance à le reprendre qu'à le quitter ; le reprennent en continuant leurs fonctions. Tandis que l'on jouiſſoit d'une paix profonde, on porte des plaintes aux pieds du Trône, & ce, par une politique fine. On ébruite qu'une Armée s'avance vers cette Ville

pour y remettre, à main armée, le prétendu auteur des calamités ſur le pinacle. La Troupe dévancée par un Général bon & compatiſſant, arrive. Notre Milice prend les armes, & va à la rencontre du Général. On lui députe l'élite de la Ville, pour lui repréſenter que c'eſt nuire aux privileges de la Ville, que d'introduire dans ſon ſein des Troupes. M. de Caraman fait faire halte à ſa Troupe & pénetre nos murs, accompagné de nos Conſuls; mille bouches font retentir ſon nom, & lui répand avec profuſion ſes largeſſes ſur les malheureux. Marſeille goûte encore la paix; mais la pomme de diſcorde eſt jettée. Ses ennemis trament ſa perte, & ſous peu ſes privileges vont être anéantis, ſes lauriers flétris; & cette Ville, qui pendant une chaîne d'années avoit conſervé cette liberté, qui diſtingue le citoyen de la franchiſe, avoit répandu au loin ſon commerce, va enfin ſe voir réduite en ſervitude.

La Troupe bourgeoiſe augmente; on oſe même aſſurer que la vanité la trouble, & que l'envie d'y obtenir des poſtes en ébranle les fondemens.

Cette Troupe dans ſa primitive inſtitution étoit diſtinguée par des ſentimens patriotiques. Marſeille étoit trop heureuſe en cette ſituation, pour que l'envie n'y ſoufflât pas bientôt la diſcorde; on demande de lui donner une certaine conſiſtance; la gloire eſt le ſeul charme dont ces braves citoyens étoient poſſédés. On demande ou plutôt on brigue les charges; les premiers Athletes, fermes dans ſes premieres maximes & dans ſes deſſeins, s'y oppoſerent avec raiſon, & les déférences les porta à condeſcendre aux vues quon leur propoſoit. On leur nomma donc des Officiers. La Milice s'accrut en grand nombre. Mais on ne gouvernoit qu'avec

peine les premiers, qui lors de la naiſſance de la Milice bourgeoiſe s'étoient choiſis des Chefs à qui ils vouloient obéir, ſe voyant commandés par des perſonnes au-deſſus d'eux, ou des jeunes gens. De-là nâquirent quelques murmures; mais on les étouffa. Les uns ne vouloient point être dominés par un homme plus riche; les autres diſoient que dans un Corps libre les charges devoient être électives, & que chacun avoit droit de ſe cuoiſir un ſupérieur & s'enrôler ſous lui. On calma encore ceci. La Milice formée, les Officiers demandent de porter un uniforme; on la leur accorde avec la reſtriction qu'ils ne porteront point d'épaulettes. A l'inſtant on voit dans les promenades & dans les rues promener les Officiers & quelques uns des Soldats en habits d'uniformes hauſſe-colettés, &c. &c. &c. Ceux à qui les moyens ne permettoient pas de ſe faire des habits, ou qui n'avoient pas de crédit ſouffrent d'être du même Corps, ſans en avoir la marque. On voit indiſtinctement les enfans de 12 à 14 ans revêtus de l'habit, ſans en faire le ſervice; on voit, dis-je, ceux qui avoient l'uniforme ſe promener en parade, narguer ceux qui ne l'avoient pas, ne faire même le ſervice que par oſtentation, & faire voir par la marque diſtinctive qu'ils étoient au-deſſus des autres, & s'arrogent des droits auxquels ils n'ont aucune prétention; les eſprits fermentent, on ſe diviſe.

Dans cette entrefaite on ébruite que l'on a trouvé un arſenal hors de la porte de Rome; tout eſt en alarmes; on parvient enfin à tout calmer.

L'on ſuſcite de nouveaux moyens pour tout alarmer. On ſeme la diſſention entre la Jeuneſſe ſans uniforme & celle qui le porte; on cherche à ſavoir pourquoi cette diſſention. Un coup de fuſil lâché

peut-être par l'imprudence d'un Officier de la Milice, tout eſt en déſordre. Les coups de fuſils redoublent : un Citoyen eſt tué, d'autres ſont bleſſés. On voit les pierres fendre les airs. On vient au Cercle, l'on briſe les vitres pour y chercher l'auteur de la mort du Citoyen ; on porte le cadavre chez M. le Commandant, de là chez M. Lafleche où ſe paſſe le ſpectacle le plus affreux. Dans l'intervalle M. le Commandant monte à cheval ; on le force de deſcendre. Ce vaillant général, chéri des Citoyens, croyoit par ſa préſence appaiſer les eſprits ; au contraire, les cris de *bas les habits bleus* redouble, & voyant que ſa préſence devenoit inutile, retourne chez lui, fait avertir à ſon de trompe que la Troupe va entrer. A l'inſtant les Dragons pénetrent dans la Ville, & vont ſe rendre chez M. Lafleche, plutôt dans le deſſein de tout appaiſer, que d'y faire le moindre mal ; ils n'y trouvent que de perſonnes animées par le vin & par des ſéditieux.

Les Suiſſes immédiatement après eux ſe rendent chez M. de Lafleche, & là ſe paſſe une ſcene ſanglante. Le lendemain tout eſt calme. On ſe tranſporte au Fort pour redemander ceux qui furent faits priſonniers dans la bagarre ; la Garde militaire en obſtrue le paſſage. Le Commandant s'étoit rendu au Fort St. Nicolas, non pas, comme on le prétend, parce qu"il craignoit pour ſes jours, mais parce que ce lieu lui a été deſtiné, & que c'eſt la demeure des Commandans.

Les Conſuls également qni craignoient pour leurs jours s'y rendent, & ne vont plus au ſénat qu'environnés de Troupes ; envain les incrimine-t-on. Chacun doit travailler à la conſervarion de ſa vie. Tout ſe calme enfin ; mais quelques ſéditieux y allument

allument encore la discorde, & ce, parce que l'on voit reparoître la Milice en uniforme, ce qui humilie la partie de ce Corps à qui les moyens ne permettent pas de s'en fournir, ce qui occasionne un second trouble, mais moins grand que les précédens.

On auroit pu dans l'origine éviter ces fâcheux événemens, en suivant le plan des autres Villes, qui agissant avec prudence, ne prirent d'autres distinctions que le pouf & la cocarde.

A la vérité, le fâcheux événement arrivé à Marseille, comme les réglemens des autres Milices bourgeoises où l'on voit regner la paix & la concorde, devroit servir de leçon & de guide.

FIN.

A LAUZANNE l'année 1789.